

Attention, travail !



D.R.

Terminal ouvre ici le débat sur les nouvelles formes d'organisation du travail. De nouvelles manières de produire vont-elles supplanter les cadences monotones des chaînes de production ? Les travailleurs sont-ils en train de devenir des citoyens dans l'entreprise, grâce à la polyvalence et à la participation directe aux processus d'apprentissage et de fonctionnement, si ce n'est de décision ? De même, le rapprochement des catégories hiérarchiques dans les programmations informatisées et le management participatif générera-t-il de nouvelles formes d'autonomie et de conflits sociaux ?

Le dépassement ou non du modèle taylorien d'émission des tâches, de contrôle hiérarchique et de séparation entre concepteurs et exécutants sert, dans les textes que nous présentons, de repère historique. Et bien que leurs auteurs attestent d'analyses proches, leurs conclusions divergent.

Pierre Velz et Philippe Zarifian s'attachent à

étudier les rigidités induites par une politique de flexibilité assimilable à une précarisation. Ils lui opposent une "capacité collective d'adaptation et d'anticipation" fondée sur la revalorisation des métiers et la participation non hiérarchisée aux projets productifs. On peut y voir une approche normative en vue d'une gestion systémique devant déboucher sur une "économie du savoir" délivrée du taylorisme ! Dans "Les habits neufs de Mr Taylor", Jean-Pierre Durand avance la thèse d'un décalage entre le développement des techniques informationnelles et les inerties socio-organisationnelles. Il conclut au maintien d'un paradigme taylorien "flexibilisé". Bien plus, il postule l'extension de la rationalisation du travail aux activités tertiaires, mettant l'accent sur la "faillite du management participatif en tant que projet organisationnel". Patrick Rozenblatt souligne l'émergence des coordinations comme formes autonomes des collectifs de travail. Les nouveaux rapports

dossier

inter-subjectifs tendraient à "remodeler les termes de la coopération et de l'échange à partir des lieux mêmes où s'organise la production".

Toni Negri repère, derrière la complexité du travail abstrait et socialisé, des capacités autonomes et subjectives de contestation dépassant le cadre de l'entreprise.

La généralisation de la valorisation du travail dans toute la société le pousse à proposer un revenu social pour tous et à envisager une remise en cause globale des modes d'organisation du pouvoir.

Jean-Yves Sparfel commente l'enquête du Ministère du Travail montrant la dégradation des conditions de travail.

Enfin, Armand Ajzenberg propose à la réflexion, quelques thèses et remarques générales sur ce débat.

Ces interventions, suscitent des questions fondamentales sur la société du travail.

Elles présupposent une stratégie de libération fondée sur la critique interne des processus de travail par leurs acteurs mêmes. Elles se situent ainsi à l'opposé de l'idée d'André Gorz selon laquelle la société ne peut s'émanciper qu'en dehors de la sphère du travail, par sa réduction progressive et l'intervention de nouvelles socialités. Donc, selon Gorz, le travail est totalement fonctionnel à notre type de société et ne saurait être réformé par lui-même.

Cette idée interdit, à notre avis, d'imaginer des alternatives au système de production actuel. Inversement, l'approche managériale éclairée comme celle en termes d'autonomies contestataires, supposent une neutralité relative des techniques ; la possibilité de leur réforme radicale implique l'indétermination de leur usage et une alternative à leur inscription dans le projet social dominant.

Une interrogation d'une certaine manière nouvelle apparaît de part et d'autre sur les finalités du travail, sur la nature des produits et des choix, c'est-à-dire sur les aspects proprement sociaux du travail.

Le mérite de ces textes portés au débat (suscités en bonne partie par le séminaire du lundi tenu cette année au Ministère de la recherche) est de partir d'une analyse des situations concrètes de travail et de gestion. Nous invitons donc nos lecteurs à alimenter la discussion sur l'avenir du travail par des contributions sur les conduites des travailleurs et les politiques de formation, d'informatisation et de participation, notamment dans les secteurs technologiquement avancés.

■ E. Braine, M. Burnier, J.Y. Sparfel

Une nouvelle définition du travail

UNE INTERVIEW DE TONI NÉGRI
PAR ERIC BRAINE, MICHEL BURNIER
ET JEAN-YVES SPARFEL

■ **Terminal : Tu animes pour l'Université Européenne de la Recherche un séminaire sur "le concept de travail à l'aube du XXIème siècle". Quelles formes, quel contenu prend désormais le travail ? Comment se différencient-ils du travail ouvrier tel que l'envisageait Marx ?**

Toni Negri : Il ne s'agit pas seulement du travail ouvrier, mais du travail en général. Les modifications profondes du travail ne sont pas à situer seulement par rapport à la définition de Marx, mais aussi à celle qui en était donnée avant la réforme du fordisme. Dans le séminaire, nous étudions les nouvelles figures du travail en lien avec la critique de l'économie politique, comme centre, comme fondement du politique. Dans cette perspective, quelles grandes différenciations envisageons-nous ?

1) Le travail devient de plus en plus "immatériel".

Cela veut dire qu'on demande à chacun de participer au travail de façon de plus en plus détachée d'une prescription du travail simple, du travail objectif, médiatisé par la machine en tant que telle. Il est demandé à "l'âme", à l'esprit du travailleur d'entrer dans le jeu de la production.

2) Un rapport de coopération entre travailleurs et ensemble du système des machines est demandé.

Ce travail qui n'est plus simplement immédiat, matériel, défini par l'activité même de l'homme, mais médiatisé et immatériel, devient aussi de plus en plus "coopératif". Dans le moment effectif de la production dans l'opération déterminée par la médiation de la machine, ce n'est pas seulement "l'âme", mais l'âme collective des travailleurs qui est sollicitée.

3) Cela entraîne une autonomisation générale des formes immatérielles et collectives de ce travail.

On l'observe dans le travail industriel, dans le tertiaire surtout et dans d'autres formes de travail à discuter.

Cette nouvelle définition du travail est-elle suffisante pour fournir une base d'une critique de l'économie politique, un moment de construction du processus de subjectivation créant un antagonisme réel à

l'intérieur du système productif ? C'est une question ouverte par le séminaire.

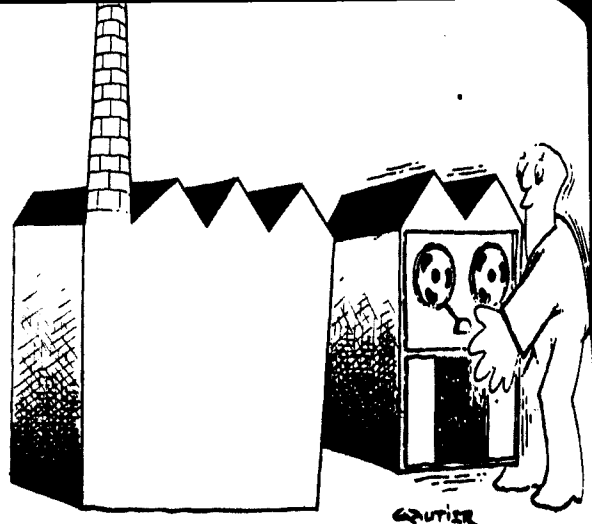
■ **Terminal : Tu as énoncé des transformations fondamentales. Pourtant nombreux sont ceux qui relèvent la persistance de formes tayloriennes classiques ou renouvelées (confirmées par l'enquête du Ministère du Travail sur les conditions de travail (1)).**

Toni Négri : Je suis convaincu que l'essentiel de la productivité provient encore de systèmes industriels et de relations du travail de type traditionnel, liés au vieux modèle. Mais ça ne signifie rien ! Car tous les sauts de productivité, issus actuellement d'une modification radicale du système de production, proviennent des caractéristiques évoquées ci-dessus du nouveau travail. Celles-ci se trouvent même au cœur de toutes les programmations des nouveaux systèmes de production et d'exploitation. Pierre Velz (2) et d'autres décrivent bien l'intervention ouvrière non plus immédiate sur le matériel brut, mais médiatisée et en inter-activité avec la production. Ils insistent aussi sur le fait que cela correspond à une nouvelle composition du capital fixe : déjà dans le système des machines, dans l'organisation objective du capital fixe, cette forme d'intervention ouvrière est présupposée, mis en place.

“Le taylorisme a entraîné la crise du mécanisme fordiste de production qui prévoyait l'Etat providence, une planification salariale progressive, une socialisation du bien-être, soutenue par des luttes incessantes”

Dès lors insister sur la permanence d'éléments fordistes ou tayloristes dans une période de profond changement n'a d'intérêt que pour rappeler que l'exploitation demeure. Aucun, s'il s'agit de nier le changement !

Comment s'agencent subjectivement les formes immatérielles, collectives et autonomisantes du travail, avec quelle organisation correspondante du capital fixe, voilà une question à se poser pour définir les nouvelles formes d'exploitation. En corollaire, nous devons nous demander si la stabilité du développement capitaliste est plus forte sous cette forme que sous la forme tayloriste. Dans cette situation nouvelle, j'émet l'hypothèse que le pouvoir des producteurs organisés par le travail immatériel, collectif et autonomisé, est plus fort que la capacité capitalistique de le dominer. Dans l'évolution de ces nouveaux rapports de production, il y a possibilité de rupture d'un processus.



En affirmant cela, nous sommes accusés de "proudhonnisme", c'est-à-dire de casser l'inflexibilité du concept de capital donnée par Marx, de considérer que c'est la société qui produit contre quelque chose d'autre. Or c'est le contraire ! le fait d'avoir identifié la nature de la force travail, de ses luttes de refus du commandement du capital, nous amène à analyser aujourd'hui l'évolution de la force travail, de la capacité productive comme la conquête de nouvelles frontières de nouveaux passages et à déplacer le terrain de l'affrontement avec la "restauration capitalistique", à un niveau plus haut.

■ **Terminal : Peut-on prouver que le travail est aujourd'hui plus autonome, plus qualifié ou plus indépendant qu'autrefois ?** Car l'autonomie des collectifs de travail, située subjectivement, va de paire avec celle des machines, des systèmes techniques, des systèmes programmés, de l'informatisation. On a, en effet, un travail immatérialisé, abstrait, mais objectivé aussi. Je vois mal où se constituerait une subjectivité de même nature que celle que tu analysais il y a trente ans. La médiation par les systèmes techniques est plus grande. Cette séparation (à la base du taylorisme) est tellement présente, si forte, qu'on peut se demander si un affrontement est possible entre classes sociales (au sens de celui entre ouvriers et propriétaires des moyens de production). Ne faut-il pas généraliser à l'ensemble de la société, situer l'affrontement entre travailleurs et systèmes de travail, entre des collectifs humains et un système de plus en plus abstrait de production et de consommation ?

Toni Négri : Deux éléments sont à prendre en compte : la profondeur de la transformation et la nouvelle consistance de l'affrontement.

Sur le premier, j'estime que l'on peut comparer l'importance de la transformation actuelle à celle du début du siècle, lors de l'implantation du taylorisme qui modifia la composition technique de la classe ouvrière, organisant le passage de l'ouvrier professionnel à l'"ouvrier-masse", le contrôle massifié décrit comme biopolitique par Foucault. L'abstraction du travail absorbait l'ouvrier. On se trouve aujourd'hui, dans un moment aussi fort : le dépassement du niveau de production de l'ouvrier tayloriste. Le taylorisme a entraîné la crise du mécanisme fordiste de production qui prévoyait l'Etat providence, une planification salariale progressive, une socialisation du bien-être, soutenue par des luttes incessantes. Ces éléments ne dé-

douanent pas le taylorisme comme système-asservissement des "ouvriers-masse". Mais ils ont augmenté la productivité, la socialité ouvrière.

Aujourd'hui le capitalisme veut déplacer les bases de la productivité, rompre avec la composition ancienne, tayloriste de la classe ouvrière. Le travail se recompose autour de l'immatérialité, de sa collectivisation. Ça ouvre des contradictions nouvelles. **Ainsi le patron classique d'il y a 20 ans n'existe plus.** Il est parasitaire... Mais le capital organise sa nouvelle force en essayant de rompre l'unité de la classe ouvrière déterminée par le fordisme et la réalité unitaire du processus productif. Ce faisant, il entre en crise laissant à des secteurs plus grands du prolétariat le pouvoir d'intervention dans la production. Ce pouvoir est plus important que le pouvoir de faire des lois ou d'avoir beaucoup d'argent.

Les mécanismes de contrôle fordistes se sont déplacés en dehors du rapport de travail. Cela rompt avec la définition par Marx de la classe ouvrière comme élément du capital, capital variable. Aujourd'hui la cassure entre force de travail et capital est totale. Cela ouvre de nouvelles possibilités pour la force de travail.

■ **Terminal : Certes il y a potentiellement une forte opposition entre les travailleurs, les citoyens même et le système technico-politique. Mais est-elle liée à l'accroissement du contrôle des travailleurs sur la production ? Je pense le contraire : le contrôle des travailleurs sur les systèmes techniques et productifs, sur l'organisation sociale diminue au contraire. Cette dépossession crée le besoin de contester : pourquoi et comment c'est organisé comme ça, et par qui ?**

Toni Negri : C'est bien vrai que les systèmes de contrôle social sont extrêmement sophistiqués, que les mouvements sociaux sont bloqués, que les formes de la démocratie, les normes contractuelles ne suivent plus la réorganisation du travail, que le contrôle devient totalitaire, une espèce de "Restauration".

Mais cette situation, ce système de pouvoir social n'ont rien à voir avec une société caractérisée par une énorme modification du travail et de sa productivité. Cela ouvre de nouveaux antagonismes, de nouvelles possibilités de libération.

"General Intellect" et "Intellectualité de masse"

Toni Negri nous précise la portée de ces deux concepts.

«Lorsque Marx dans les "Gründrisse" parle du "general intellect", comme lieu limite où le développement capitaliste, en utilisant les potentialités sociales et scientifiques de la production se dépasse, il donne un exemple de cette histoire naturelle et objectiviste des forces productives qui, de façon prophétique mais non moins ambiguë, traverse les pages du "Capital".

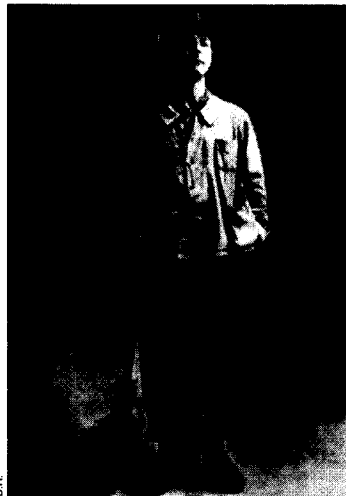
Certes, Marx ajoute que cette évolution sociale et scientifique du capital réduit à une "chose misérable" le fonctionnement de la loi de la valeur et le "vol du travail d'autrui" sur lequel elle se base. Mais à son époque, il ne peut pas imaginer le développement subjectif de la contradiction ouvrière par rapport à cette limite du développement capitaliste.

Aujourd'hui que le "general intellect" s'est réalisé, comme domination capitaliste sur la science et sur la créativité sociale et comme reconfiguration conforme du processus de valorisation, c'est à nous de faire revenir à l'histoire et à la subjectivité cette détermination du développement, ce qui implique d'y reconnaître l'élément antagoniste. Nous appelons donc "intellectualité de masse" l'ensemble des forces du travail qui fondent leur productivité sur la science et la créativité sociale, au-delà du chantage de la loi de la valeur, au-delà de l'expropriation du temps de travail.

Aujourd'hui, contre le capital qui impose sa domination sur la science et sur le langage, se présente un sujet potentiel (mais déjà actif) qui, dans la science et dans le langage, pose de façon antagoniste la valeur d'usage de "l'intellectualité de masse" coopérative, autonome, commune. C'est là la contradiction révolutionnaire d'aujourd'hui : **intellectualité de masse contre le "general intellect" du capital.**

■ **Terminal : Quel contenu donner à la subjectivité que tu évoquais ? S'agit-il d'un travail plus abstrait et plus intellectuel ou de la "descente de l'âme humaine", de la captation de tout l'être, de ses relations extra-professionnelles, de ses désirs dans le travail lui-même ?**

Toni Negri : Je suis d'accord avec beaucoup d'auteurs, Foucault, Deleuze, Guattari pour dire qu'il y a un passage anthropologique réel avec l'approfondissement de l'abstraction. Ceci entraîne que le travail implique en effet toute la consistance de l'individualité humaine. Ce constat de la radicalité de l'exploitation conduit à ce que **"le travail devient le quotidien"**, partagé par tous, dans tous les moments de la vie. **Paradoxalement, cela rend le contrôle capitaliste irrationnel, antagoniste, avec toutes les formes de la vie.** Cette contradiction rend "révolutionnaire" le moment que nous vivons, car autre paradoxe, en devenant plus abstrait, le travail devient plus humain. Poussé vers des formes d'exploitation extrêmes, il touche toute la société. Le lien social aujourd'hui est tout entier déterminé par cette réalité du travail exploité par le capital. Dire que la société est une partie





D.R.



D.R.



D.R.

du capital induit la dimension de la contradiction, sa généralisation. En effet, schématiquement, on peut dire que toutes les forces sociales, intellectuelles et scientifiques sont engagées à déterminer la valeur du capital. Dans le même moment, ces forces ne comprennent plus pourquoi elles doivent être exploitées, pourquoi la société toute entière devrait être mobilisée. Pourquoi toute forme de planification dans la forme libérale ou socialiste des états contemporain doit s'organiser pour créer cette force de travail formée, qualifiée, pour intervenir à un certain niveau de productivité programmé et défini très précisément ?

■ **Terminal : D'où vient la productivité du "nouveau travail" ? Ce "changement" n'est-il pas la tentative du capital d'organiser une productivité lui échappant pour partie ?**

Toni Negri : Oui ! Par exemple si on veut aujourd'hui définir l'entrepreneur, on s'aperçoit que c'est un "entrepreneur politique". En effet celui-ci, au lieu de s'engager sur l'analyse de la production, laisse les moments de la production aux producteurs et intervient essentiellement sur les conditions générales de constitution de la productivité. Il n'a plus aucune des qualités décrites dans la théorie de l'entrepreneuriat. L'innovation est entre les mains des producteurs, comme les processus de formation et de production. L'entrepreneur opère de plus en plus sur la structure politique de la société...

■ **Terminal : Est-ce bien nouveau ?**

Toni Negri : Si l'on pense aux anciennes figures du patronat oui : moralité effective du capital, rôle progressiste, fonction historique etc... Le socialisme a voulu, erreur, s'approprier ces définitions des capacités capitalistiques.

■ **Terminal : Penses-tu vraiment que comme le prétendent les théories du management participatif, on cherche à impliquer les travailleurs non seulement dans leurs actes physiques, mais aussi dans leur âme, leur inconscient ? Ne serait-ce pas le contraire qui serait vrai ? C'est-à-dire que face à la désimplication des travailleurs, en raison de**

l'objectivation du travail, ce ne serait pas une amélioration de leur qualification, de leur coopération, de leur compétence qui serait recherchée, mais au contraire l'automatisation comme réponse à l'anomie, à la distanciation des travailleurs face aux systèmes techniques et politiques ?

Toni Negri : Cette deuxième hypothèse est certainement le **programme du capital**. Qu'il prétende y parvenir est une mystification énorme, relative à son pouvoir. Il n'arrive pas à le faire. L'automatisation a des limites, les pannes notamment qui, justement, nécessitent une mobilisation considérable de tous les opérateurs.

Aussi face aux hypothèses sur l'automatisation je reste classique.

1) le **travail** reste l'élément fondamental pour la construction du lien social.

2) Je considère l'**exploitation** comme fondamentale. Le capital se définit par deux éléments ! ceux qui exploitent et ceux qui sont exploités.

3) Ce phénomène organise la **totalité de la société**.

4) Ce rapport est un **rapport de lutte**, de conflictualité, de guerre, à partir de positions minimales constituant le pouvoir. Une fois qu'on a défini ça, conditions objectives en somme, il y a un passage ultérieur, celui de la subjectivité pratique, militante. Je crois que nos analyses sur les nouvelles formes de la productivité redéfinissent des intensités politiques, de nouveaux fronts. On est dans le moment où rien ne se passe si on ne le veut pas, dans lequel la volonté de puissance doit être insérée comme élément déterminant le cadre d'ensemble, comme cela s'est produit lors des révolutions sociales, des rebellions des gens contre le pouvoir. Mais des raisons pour se révolter apparaissent avec cette redéfinition de la force de travail.

Elles peuvent déboucher comme lors d'autres expériences sur une nouvelle réorganisation capitaliste ou au contraire servir de vecteur à des luttes sur les mots d'ordre des projets communistes.

■ **Terminal : Est-ce qu'on est devant une classe, une société d'exploités face à une classe d'exploiteurs ? Il y a effectivement exploitation sociale, il y a même auto-exploitation, exploitation généralisée. Face à cela, une certaine subjectivité, affaire de**

conscience, de volonté. Mais est-ce que cette subjectivité, c'est la conscience antagoniste des travailleurs contre ceux qui exploitent leur travail ? Je pense quant à moi que l'immatérialisation, l'objectivation, la généralisation de l'exploitation, vont dans le sens d'une opposition potentielle, peu exprimée pour l'instant entre la société, la Gemeinwesen de Marx et son système de production, de consommation, de vie. Il faut que le niveau d'analyse devienne aussi abstrait que le niveau du travail.

Toni Negri : D'accord avec toi. On avance vers ça. On se trouve en effet devant un travail qui devient de plus en plus un langage, en ce sens que la qualité du travail requise pour chaque technique la plus avancée n'est pas différente de la qualité du langage utilisé pour reproduire la vie. Comment intervient-on alors pour modifier les codes du langage dans une société de communication, dans laquelle les éléments d'information modifient la production et qui exige des sujets d'être des "antennes ouvrières", dans une société reproduite et contrôlée à travers la communication ? Voilà une question pour poursuivre le séminaire l'année prochaine.

■ **Terminal :** Dans ce mouvement du capital, cette mondialisation, ouvrant d'une certaine façon des possibilités nouvelles, que deviennent les formes actuelles de défense du salariat ? Que va devenir le Droit du travail ?

Toni Negri : Je suis entièrement favorable à la flexibilité la plus totale, accompagnée bien entendu de formes réelles de salaire social, de revenus sociaux pour tous. La recomposition collective suppose la fin du droit du travail traditionnel, son remplacement par une conception du travail comme travail social payé en tant que tel.

■ **Terminal :** Qu'entends-tu par salaire social ?

Toni Negri : Marx le définit comme le salaire moyen nécessaire, comme élément historique et moral permettant la reproduction des travailleurs. Aujourd'hui le problème, dans cette perspective serait de faire apparaître le travail nécessaire, c'est-à-dire la valeur moyenne du travail qui est exigé pour reproduire la société au plus haut niveau de développement et d'assurer un revenu garanti pour tous les citoyens. Il y aurait productivité sociale. Cela veut dire unifier le problème politique et le problème productif. Les syndicats, leurs divisions, dans ce cas, sont finis.

■ **Terminal :** D'une certaine façon tu décris la possibilité d'une recomposition d'initiatives et de mouvement social autour du travail d'une nouvelle composition de la classe ouvrière, des gens qui vont avoir une activité de travail. Quel mode de relation ou d'alliance vois-tu entre les figures des ingénieurs et des techniciens et ceux qui vont se trouver flexibilisés, précarisés, aux marges du système productif central dans des systèmes productifs particuliers ?

Toni Negri : C'est évident que cette transforma-

tion sociale ne peut se passer que sur la base d'une alliance entre les ingénieurs et les formes marginales du travail. Je dirais qu'ils sont les deux seuls qui ont intérêt à cette transformation. L'intérêt de l'ingénieur est celui que peut avoir l'intellectuel pour la généralisation de la valeur de son travail. L'intérêt du marginal consiste à reconnaître sa qualité de travail comme aussi abstraite que celle de l'ingénieur. Cette unité doit devenir la nouvelle forme d'organisation, sur la base de cette alliance fondamentale entre ceux qui sont du niveau des ingénieurs, des intellectuels, qui contrôlent l'expression coopérative des forces productives intellectuelles et scientifiques de la société et d'autre part ceux qui ont une mobilité totale, qui vivent de cette abstraction totale dans cette société. Elle donnerait aux "ingénieurs" la possibilité de développer entièrement leur savoir dans des formes créatives, car leur savoir serait social. D'autre part cette force de travail qui a une liberté, pour ainsi dire dans sa misère, mais une liberté effective d'invention de formes sociales de vie, pourrait les rejoindre.

■ **Terminal :** Pourquoi donner cette place centrale au travail ?

Toni Negri : Je suis convaincu que le rapport entre l'homme et la machine deviendra de plus en plus important, de plus en plus formidable, que les hommes auront la possibilité de lutter contre la mort contre la condition ontologique qui détermine leur faiblesse, la peur et aussi de ce point de vue le pouvoir. Ils auront sur cette base la possibilité de lutter contre tous ces éléments. Mais tu dis "mais tout ça pourrait être monstrueux" ; oui je sais bien, mais je préfère ce risque jusqu'au fond parce que je sais que dans la mesure où laquelle j'accepte ce risque, j'ai la force pour lutter.

Je crois que la seule machine contre l'homme, de façon radicale, c'est la bombe atomique, la destruction. Contre ça, il faut se battre jusqu'au bout. Car la crise du capital est à un point tel, qu'au niveau du pouvoir mondial des scénarios de destruction du monde peuvent encore exister.

Le problème du communisme, c'est donc d'éliminer le capital comme force de commandement, d'établir ce rapport homme-machine, homme artefact général de la société, d'instaurer la production sociale.

